L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureau, No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLÉANS

DIMANCHE 10 JUIN 1883.

LA THÉORIE MINÉRALE DES ASSOLEMENTS.

M. J.-A. Barral, a fait, il y a quelque temps, une communication fort intéressante à la Société nationale d'agriculture de France sur la théorie minérale des assolements.

Dans quelques ouvrages d'agriculture on trouve des tableaux ayant pour objet de mettre sous la main des cultivateurs les données numériques dont ils peuvent avoir besoin pour maintenir ou accroître la fertilité de leurs terres, tout en leur demandant le maximum de récoltes qu'elles puissent porter. Parmi ces tableaux, les uns donnent la composition des plantes récoltées, les autres celle des engrais.

Le cultivateur, à l'aide de ces tableaux, n'aurait plus qu'à faire un calcul; il a le poids brut de ses récoltes; il le multiplierait par le chiffre des tableaux, et il comparerait le résultat aux quantités introduites par ses engrais. Aucune analyse ne serait plus nécessaire. On saurait tout de suite si un sol s'épuise ou bien s'il s'enrichit, on saurait s'il faut ajouter des phosphates, ou bien de la potasse, etc. On trouverait, il est vrai, que les principes azotés diminuent sous l'influence des soles de grains et de plantes industrielles; mais, avec les soles de fourrages, on suppléerait au déficit, grâce à l'intervention hypothétique de l'air atmosphérique.

C'est ainsi que M. Barral résume la théorie exposée dans les tables usuelles qu'on met à la disposition des cultivateurs; elle est basée sur la nécessité de la restitution au sol des matériaux que la culture lui enlève, ce qui est expérimentalement démontré, mais en même temps sur l'apport fait gratuitement de ces matériaux par une vertu propre des plantes améliorantes, ce qui est, dans l'opinion de l'auteur, une pure hypothèse.

Dans tous les cas, l'application exacte de tableaux généraux aux assolements pratiqués en divers lieux doit être contestée. Il y aurait danger pour les agriculteurs à y ajouter une foi absolue. En effet, on ne peut admettre que la composition d'une plante soit constante tant en principes minéraux qu'en principes azotés ou autres, et il en est de même pour les fumiers. Par l'analyse d'un grand nombre de fumiers différents M. Barral a constaté que la composition en varie du simple au double et même au triple et au quadruple pour plusieurs éléments. Il en est de même en ce qui concerne les plantes. Ainsi pour le blé, le dosage en matières azotées, en gluten par exemple, peut varier du simple au triple. On constate des différences analogues pour la potasse ou l'acide phosphorique enlevées par toute récolte. Il n'y a pas de chiffres moyens que l'on puisse déclarer *à priori* applicables à une exploitation déterminée. Pour chaque cas particulier, les analyses nouvelles sont nécessaires. La *statique* des cultures d'une ferme ne saurait être établie sur des tableaux généraux, non plus d'ailleurs que celle de l'alimentation du bétail d'une étable, d'une bergerie. D'un champ à un autre, la composition des fourrages varie souvent du simple au quintuple en puissance nutritive pour les animaux domestiques.

Des savants affirment que l'atmosphère fournit directement de l'azote à la végétation. Cette affirmation a pour point de départ les recherches de M. Boussingault, qui a du reste formulé avec prudence les conclusions que l'on peut tirer de ses analyses. L'illustre agronome ayant trouvé dans les récoltes, faites une certaine année à Bechelbronn, plus d'azote qu'il n'y en avait dans la tranche arable où puisaient les racines et dans les engrais, a conclu que l'excès constaté pouvait provenir ou bien directement de l'azote de l'atmosphère ou bien des eaux souterraines, ou bien des combinaisons de l'azote aérien qui se produiraient en dehors de la végétation. Il s'est bien gardé, dit M. Barral, de conclure expressément: "Les plantes fourragères prennent directement de l'azote dans l'atmosphère." Bien au contraire, dans des expériences entreprises postérieurement, il a prouvé que les plantes fourragères n'absorbent pas directement l'azote de l'air.

En fait, tout système de culture dans lequel on n'apporte pas du dehors les matériaux rares dans le sol, destinés à remplacer ceux que les exportations des denrées agricoles produites enlèvent, finit par amener une diminution de fécondité. Cela est certain, dit M. Barral, pour les matières azotées aussi bien que pour les phosphates et la potasse.

Il est vrai néanmoins qu'on a constaté la nécessité de ne pas faire porter à un même sol toujours les mêmes récoltes. Mais cette pratique est justifiée par la présence des plantes adventices et des insectes nuisibles. Si l'on fait alterner les récoltes, il arrive que les insectes meurent de faim en présence de plantes dont ils ne peuvent se nourrir. Il faut au moins un intervalle d'un an pour anéantir par la famine les insectes nuisibles; de là l'invention de la jachère et de l'assolement bisannuel. Les soins de culture ajoute M. Barral, détruisent les plantes adventices.

On ne peut nier que certaines cultures, trop fréquemment renouvelées, enlèvent au sol des éléments qui finissent par s'épuiser; de là vient, par exemple, comme sir Humphry Davy l'a signalé dès le commencement de ce siècle, la disparition de l'antique fertilité de la Sicile par suite de la culture indéfinie du blé qui a enlevé tous les phosphates. Dans le Nord, où le sol est généralement riche en phosphate, M. Corenwinder a constaté que la provision naturelle s'épuisait peu à peu par la continuité des récoltes épuisantes; il faut reconstituer cette fertilité en apportant des phosphates. L'épuisement d'un élément dans une terre arable ne peut pas être réparé par l'alternance des récoltes, par un assolement quelconque; il n'est corrigé que par un apport direct de cet élément.

Ces études prouvent les progrès constants de la chimie appliquée à l'agriculture, la nécessité de la culture scientifique, l'importance qu'il faut attacher à la création des laboratoires de chimie agricole. Nous annonçons, à ce sujet, que la Société des agriculteurs de France va fonder à Paris un laboratoire agronomique où se feront des analyses non seulement pour l'agriculture, mais encore pour l'industrie et le commerce. L'établissement analogue créé à Londres sous le patronage de la Société royale d'agriculture d'Angleterre donne d'excellents résultats. Des chimistes éminents ont promis leur concours au laboratoire de la Société des agriculteurs de France.

F.-H. JOHANET.

(Dans le *Journal des Débats*.)

Un mot d'un de nos académiciens:

On parlait, devant lui, d'une jolie femme dont personne ne peut savoir l'âge.

—Elle a trente-cinq ans fait une amie.

—Non, quarante-cinq!

Non, cinquante!

—Pardon, dit l'académicien, à Paris les femmes ont toujours trente ans ou soixante; mais la femme de quarante ans n'existe pas.

M. Maxime du Camp, dans la *Revue des Deux Mondes*, fait une étude attentive des œuvres de charité privée; la dernière qu'il a examinée est celle des Dames du Calvaire. Ces dames ne sont pas des religieuses. Elles n'ont renoncé ni au monde, ni à leurs biens, ni à leur famille. Seulement, devenues veuves, elles se consacrent au soulagement des malades et des infirmes. L'hospice de la rue de Lourmel, Paris, où sont les cancéreuses, est desservi par elles. Laissons parler M. Maxime du Camp:

....Un matin du mois d'avril, je suis arrivé rue de Lourmel, un peu avant l'heure de la visite du médecin.... Les dames résidentes, les dames agrégées accourues de tous les coins de Paris pour ne point manquer au devoir, étaient là: j'en ai compté vingt-trois; le tablier de calicot blanc à bavette attaché sur la robe noire qui est la livrée des veuves, les fausses manches passées aux bras, la pince à charpie en main, elles causaient entre elles, se promenaient dans le corridor de l'infirmerie, en attendant le moment de pénétrer dans le dortoir. Sur la poitrine, elles portent une croix d'argent qui est la décoration du Calvaire; aux doigts, un seul anneau, celui que le prêtre a bénit au jour de l'union nuptiale, où est éclose l'espérance qui, en s'envolant, n'a laissé place qu'à la foi et à la charité. Si les ducs, les princes, les marquis, les comtes, les officiers supérieurs, les magistrats, les grands industriels qui ont vécu peuvent voir leurs veuves aujourd'hui, ils doivent se sentir heureux d'avoir si bien placé l'honneur de leur nom et le souci de l'âme de leurs fils....

....Les Dames du Calvaire sont entrées dans le dortoir, je les ai suivies. Toutes elles se sont agenouillées sur le parquet, les épaules courbées, la tête inclinée; une d'elles a récité une courte prière dont je n'ai retenu que la dernière phrase: "Seigneur, Seigneur, donnez à nos malades la patience et la résignation et à nous l'esprit de foi et de charité." En ce qui les concerne je crois que la prière est exaucée.

....Tout en marchant à côté du docteur, je regardais les Dames du Calvaire. J'admirais la douceur et l'agilité des gestes. Il n'y a pas au monde un instrument plus parfait que la main d'une femme adroite; ces longs doigts, assouplis par l'élégance même du travail choisi qui combat l'oisiveté, ont de merveilleuses délicatesses pour toucher les plaies sans les raviver, pour les laver, pour y étendre la charpie fraîche et rafraîchissante, pour les entourer de bandelettes et pour caresser la joue de la malade, quand le pansement est terminé. La besogne est horrible: on ne s'en douterait pas, à voir celles qui l'accomplissent.

Plusieurs des dames qui se dévouent ainsi portent les plus grands noms de France. Ce sont des femmes habituées au luxe, ou du moins à un réel bien-être. "La plupart sont frêles, avec la prédominance nerveuse des Parisiennes, dit M. Maxime du Camp; plus d'une a dû se sauver à la vue d'une araignée, et pousser des cris de détresse en apercevant une souris. Pour se faire sœurs de charité impeccables, elles ont accompli sur elles-mêmes un effort dont, seules, elles peuvent apprécier la puissance; seraient-elles arrivées à dompter leurs instincts, à modifier leur nature, à triompher de leur répugnance si elles n'avaient pas eu la foi?"

Un roman, qui a la fraîcheur d'une idylle, va clore cette série. C'est M. Maxime du Camp qui en est le héros.

Au temps de ma première jeunesse, j'avais aperçu deux yeux bleus que je n'ai pas oubliés... La femme dont ils illuminaient le visage était charmante.... On l'admirait, on répétait son nom; elle venait de se marier et semblait éclairée par un de ces nimbes de bonheur que rien ne peut éteindre.... Bien souvent, à l'âge où l'on rêve encore, j'ai pensé à cette jeune femme étincelante de jeunesse et de grâce que j'avais aperçue et que je ne devais plus revoir. Je savais qu'elle était de vie irréprochable et qu'elle traversait l'existence sur la pointe des pieds sans y ramasser une tache. Puis le souvenir s'effaça et s'endormit dans un coin de ma mémoire. J'étais dans l'infirmerie de la rue de Lourmel, près du lit d'une cancérée dont le bras gauche est à la fois dévoré et momifié par un cancer qui a abattu les phalanges de la main. L'infirmière me dit: "Elle souffre parfois cruellement." Je regardai la femme qui me parlait, nos yeux se rencontrèrent et je reconnus les siens. La vision de ma jeunesse est aujourd'hui Dame du Calvaire.

Chacune des Dames du Calvaire (agrégée ou résidente) a une individualité qui lui est propre; elles n'ont de commun que le tablier blanc et les manches blanches qui sont leur parure.... Qui a vu une religieuse les a vues toutes.... Chez les Dames du Calvaire, rien de pareil; elles n'ont abdiqué ni leur nom, ni leurs habitudes. Telle qui a passé sa soirée au bal ou à l'Opéra sera debout le matin, près d'un lit de cancérée, rabattra les couvertures et épongera la plaie infecte......

Un correspondant nous écrit qu'on verra fonctionner à la prochaine exposition de Boston, un procédé nouveau de composition inventée en France, et pour lequel un brevet va être pris aux Etats-Unis. Notre correspondant a visité une des imprimeries de Paris, où ce système est déjà employé, et il en donne la description suivante:

"Ce sont des enfants qui composent; il y a atelier des garçons et atelier des filles. Au lieu de lettres, ce sont des syllabes dont on se sert, celles qui, d'après un calcul très ingénieux reviennent le plus souvent dans la langue écrite. Ainsi, *génér* forme un seul morceau, dont on fait: *généraux, généreusement, général, généralement, généralité*, etc., etc. N'importe qui peut composer au bout de quinze jours; il y a des enfants qui font leurs 11,000 en cinq heures. Il faut moitié moins de temps pour composer la même quantité de copie qu'avec la méthode ordinaire....

"Les inventeurs doivent exposer à Boston, et avoir, là, une équipe de jeunes filles américaines, que l'on mettra au courant pour composer sous les yeux du public."

On ne compte pas en France moins de 42 Monts-de-Piété, qui se répartissent entre 24 départements.

Le plus important de ces établissements, tant par le nombre que par l'importance de ses opérations, est le Mont-de-Piété de Paris; en seconde ligne viennent ceux de Lyon, Bordeaux, Marseille, Lille et Rouen. Ces cinq établissements, joints à celui de Paris, entrent pour 82 0/0 dans le total des sommes prêtées.

L'année dernière, il y a eu en France 3,012,571 engagements, qui correspondent à une somme de prêts de 52,995,948 fr. Sur ce chiffre, Paris à lui seul a eu 1,645,582 engagements correspondant à un prêt total de 33,251,012 fr.

La moyenne des prêts a été de 20 fr. pour Paris et de 14 fr. pour les départements.

C'est le Mont-de-Piété de Versailles dont la moyenne des prêts est la plus élevée: elle est de 117 fr.

Au point de vue de la quotité du prêt, les engagements se répartissent ainsi pour la France entière:

Au-dessous de 5 fr........	906,829
De 5 à 10 fr............	1,224,806
De 11 à 25 fr........	480,417
De 26 à 50 fr...........	223,699
De 51 à 100 fr.........	116,259
De 101 à 500 fr.........	56,821
De 501 à 1,000 fr........	2,075
Au-dessus de 1,000 fr....	1,665

Grand dîner, l'autre soir, chez Tournepique, qui a pris plaisir à célébrer, devant ses convives, ses talents d'homme d'Etat et sa sagacité politique.

Voici ce qu'il leur a dit au dessert;

— Tel que vous me voyez, j'ai tout compris, tout deviné. Si j'avais pu donner des conseils à Charles X, à Louis-Philippe et à Napoléon III, ils seraient encore sur le trône!

—Vous savez, X.... est proposé pour une décoration étrangère.

—Laquelle?

—L'ordre du Bain.

—Il en avait besoin.

Le comble de la sensibilité pour un serrurier:

Pleurer sur les pênes de ses serrures.

D'après les nouvelles des différents comtés de l'intérieur, il résulte que cette année sera bien certainement l'une des plus florissantes qu'on ait encore vue en Californie. Toutes les estimations anticipées sur le rendement de la prochaine récolte le confirment. Parmi les renseignements les plus autorisés concernant l'importance des ressources agricoles de l'Etat, nous citerons ceux qui ont été recueillis par la Compagnie du chemin de fer Central Pacific. Les moyens dont dispose cette Compagnie pour s'assurer des faits, les instructions qu'elle donne à ses agents d'immigration comme à ceux chargés de lui procurer des informations, sont autant de motifs pour ajouter foi aux documents qui émanent d'une source aussi autorisée.

D'après l'ensemble de ces renseignements, les principaux produits qui seront récoltés cette année en Californie, sont évalués aux chiffres suivants:

Le blé vient naturellement en tête de la liste, avec un rendement de 1 million 200,000 tonnes, représentant une valeur approximative de 36 millions de dollars.

Viennent ensuite les mines avec un produit de 20 millions de dollars.

La laine vient au troisième rang. On estime que cette année la tonte produira 42 millions de livres, représentant une valeur d'environ 10 millions 200,000 dollars.

La vigne et les fruits ne viennent qu'au quatrième rang avec 10 millions de dollars.

Le gros bétail vient ensuite avec 4 millions, et les moutons avec 1 million 200,000 dollars.

Le produit des laiteries est évalué à 700,000 dollars. Le lin, le coton et la soie, 200,000 dollars. Les produits non classés sont évalués à 100,000 dollars, soit un total d'environ 80 millions de dollars, dont $60,000,000 applicables aux produits de l'agriculture.

On estime qu'en Californie 150,000 personnes seulement se livrent aux travaux agricoles, aussi est-on en droit de se demander si aucun Etat de l'Union américaine est à même de fournir aux populations rurales des résultats aussi brillants.

Cette abondance, il faut l'attribuer surtout à la richesse du sol qui produit annuellement 100 dollars par acre de terre plantée en vignes ou en vergers, et où l'acre de blé rapporte 15 dollars, quand sur les bords du Mississippi la même surface n'en donne que dix.

Nous ne terminerons pas sans dire que malgré le modique intérêt payé par les caisses d'épargnes, ces établissements avaient en dépôt au premier janvier dernier, $93,042,243 30, contre $86,391,519 90 à l'époque correspondante de l'année précédente. Cet accroissement est une preuve irrécusable de la prospérité de la Californie.

Une communication vient d'être faite à la "Société nationale d'agriculture," de France, sur un fait constaté par M. Heusé relativement à la greffe de la vigne sur la ronce.

M. Heusé, après avoir fait un examen de la plante, et après avoir recherché s'il existait une analogie entre le collet de la vigne et le collet de la ronce, a constaté que les tissus étaient aussi denses des deux côtés, et il a cru conclure que la vigne provenait d'une greffe sur la ronce. Il constate que si le greffon s'était affranchi, les racines seraient superficielles et non profondes comme elles le sont.

Le fait a été, d'ailleurs, confirmé par plusieurs personnes, et M. Heuse ajoute même qu'un instituteur de la Dordogne a écrit à cette occasion, pour revendiquer la priorité du greffage.

Dans tous les ouvrages de botanique, il est dit que le greffage n'est possible qu'à cette condition, que les deux individus soient de la même famille. Mais cette loi est-elle générale?

Toute règle a des exceptions; quoi qu'il en soit et sans prétendre d'ailleurs que les vignes françaises pourront être sauvées, M. Heuse estime qu'il y a lieu, en présence de ce qu'il a vu, de procéder à des expériences.

Le ministre de l'agriculture a chargé M. Hardy de faire ces expériences, et il faut en attendre le résultat avant de se prononcer sur la réalité du fait signalé.

Nous lisons dans le dernier numéro du *Journal général de l'Imprimerie et de la Librairie*, la nouvelle que voici:

"Nous apprenons l'arrivée prochaine à Rouen, d'un navire chargé de plus de 500,000 kil. d'alfa, destinés à l'une de nos grandes papeteries.

"Nous sommes heureux de voir nos fabricants français se décider, enfin, à utiliser un produit français dont l'Angleterre tire un large et fructueux parti."

M. le docteur Moure nous indique une cause de surdité peu connue. Il faudra se défier de l'usage habituel du foulard noué sous le menton et plus ou moins serré qui constitue la coiffure des femmes du peuple, surtout dans le Midi de la France. Sous l'action continue de la pression qu'exercent les cheveux et les brides de la coiffure, peu à peu l'oreille s'aplatit contre les os du crane, et il se forme un rétrécissement de la portion cartilagineuse du conduit externe auditif. La surdité due à ce mécanisme serait également assez fréquente chez les religieuses qui portent la cornette fortement serrée contre le pavillon de l'oreille.

A l'île d'Yeu, où les femmes portent toutes en guise de coiffure un foulard serrant les tempes, M. le docteur Lerat, de Nantes, a eu l'occasion de constater l'efficacité de cette cause de surdité.

L'art de réparer ses torts et les tapis de billard.

Dernièrement, un peintre de l'avenue de Villiers, Paris, va pour rendre visite à son ami Detaille; ce dernier était absent; en l'attendant, le peintre en question se met à jouer tout seul au billard; les coups les plus difficiles étaient exécutés avec une rare habileté, quand par malheur, en essayant un vigoureux massé, le peintre qui a mal calculé son coup fait un accroc terrible au tapis vert.

Que faire? Le mal était irréparable. Detaille ne rentrant toujours pas, le peintre prend un petit carré de papier, couvrant exactement le trou fait au tapis, y dessine un charmant bonhomme, signe, met l'emplâtre sur la blessure et s'en va. Stupéfaction de Detaille en rentrant; le morceau de papier qui couvrait l'accroc valait bien des tapis tout neufs, il était signé du nom de son voisin E. Meissonier.

Le vieux marquis de.... est d'une avarice à nulle autre pareille.

Personne ne peut se vanter de connaître un acte de générosité de ce vieux cuistre.

Hier il se promenait avec un de ses neveux, dans une contre-allée des Champs-Elysées, quand un mendiant à barbe blanche s'approche timidement et lui demande l'aumône.

—C'est assommant, s'écrie le marquis, ces gens-là sont insupportables. On a beau ne rien leur donner, ils demandent toujours.

Calinotade:

—Cette dame est votre parente?

—Oui!.... oui!....

—Une parente éloignée, sans doute?

—Oh! je crois bien, elle demeure à cent cinquante lieues d'ici.

La Cour d'assises d'Ille-et-Vilaine, France, vient de juger un jeune barbier du village de Saint-Boladre, qui, dans un accès de jalousie, a voulu couper avec un rasoir la gorge de sa fiancée:

Victor Carré, l'inculpé, est âgé de vingt-cinq ans. Epris d'Eugénie Petit, âgée de dix-neuf ans, il avait fait à cette jeune fille l'aveu de son amour, et une promesse réciproque de mariage s'en était suivie. La noce devait avoir lieu l'an prochain.

Une simple parole donnée ne suffisait pas au jaloux Carré et il eut l'idée assez singulière d'imposer à sa fiancée l'acceptation d'un contrat dans lequel la promesse de mariage était formellement stipulée de part et d'autre, "sous la sanction d'un dédit de 300 fr. à la charge du parjure."

Le jeune barbier semblait rassuré par l'arrangement intervenu entre sa fiancée et lui, quand des propos inconsidérés d'une mendiante vinrent subitement réveiller sa jalousie. Se figurant qu'il était le plus infortuné des amoureux, il se mit aussitôt à la recherche d'Eugénie Petit et la joignit dans un champ:

"Veux-tu m'embrasser?" lui dit-il.

Eugénie se laissa embrasser une fois; mais, voyant l'état d'exaltation de son futur, elle voulut s'enfuir aussitôt après. Carré la retint, et, tirant de sa poche un rasoir, il en frappa deux fois la jeune fille à la gorge, en lui disant d'un air égaré:

"Tu m'as un jour menacé de me brûler la cervelle si je t'abandonnais. Toi, tu as trahi ton serment, et je me venge!"

Eugénie s'affaissa ensanglantée. Carré la crut morte et revint aussitôt au bourg en proie au plus vif désespoir, en s'écriant: "J'ai tué ma fiancée! j'ai tué ma fiancée!"

Eugénie avait été légèrement blessée; au bout de quinze jours, elle était rétablie.

Devant la Cour d'assises, Carré a manifesté un profond repentir. Eugénie, entendue comme témoin, s'est montrée généreuse à son égard; elle a imploré pour lui la pitié des jurés, sans aller cependant jusqu'à dire qu'elle était prête à se marier avec lui.

—Je l'aime toujours! s'est-elle écriée, mais il me fait peur; je ne peux plus le voir!

Carré n'a pas été acquitté, mais la peine prononcée contre lui est assez légère; il a été condamné à un an de prison.

On lit dans le *Nouvelliste de Rouen*:

On a débarqué, sur les quais du Havre, un squelette de cachalot apporté par le Cid-Campeador: l'opération de débarquement ne laissait pas que de présenter quelque difficulté.

En effet, le crâne seul du monstre ne mesure pas moins de 4 mètres 42 centimètres de long sur 2 mètres 28 centimètres de large et 1 mètre 52 centimètres de haut. Mais on est étonné en même temps du faible volume que représentent les autres os du corps, si on en excepte la mâchoire inférieure. Celle-ci est armée de ses dents redoutables, toutes en place dans la gencive.

Le squelette a été acquis par M. Pouchet, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris, sur une somme importante mise à sa disposition par le Conseil municipal de Paris, pour étudier les cachalots. En effet, bien que ces animaux pullulent dans les mers tropicales et qu'on leur fasse une chasse active, ils sont encore peu connus des naturalistes.

Le Muséum de Paris n'a pas de squelette de cachalot, et c'était une grave lacune dans sa belle collection de cétacés. Celui-ci, qui est en très bel état de conservation, va être dirigé sur Paris dès que l'administration du Musée aura envoyé des instructions.

La célébration, en France, du centenaire de la découverte des aérostats paraît être fixée au 5 juin 1883. Cette date, en effet, correspond à la première ascension publique des Montgolfières, lancées, il y a un siècle, à Annonay. L'emplacement choisi pour cette solennité paraît devoir être les jardins de la Muette, à Passy.

Il y eut, pendant l'année 1783, trois ascensions presque successives: la première à ballon perdu, le 5 juin, à Annonay, en présence des Etats du Vivarais; la seconde avec trois animaux domestiques dans la nacelle, le 19 septembre 1783, à Versailles, en présence de Louis XVI; la troisième enfin, à ballon monté, le 19 octobre, dans les célèbres jardins de la Folie-Titon, à Paris et en présence de tout Paris, dont on doit comprendre l'émotion.

Ce premier navire aérien était appelé *Réveillon*, un nom qui fut mêlé, bientôt après, aux premiers orages de la Révolution, et qui était celui du propriétaire de cette fameuse Folie-Titon, situé entre la rue de Montreuil et le faubourg Saint-Antoine.

Descartes ne connaissait que les passions douces: quand on me fait une offense, disait-il, je tâche d'élever mon âme si haut que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle.

La façon dont le poète Malherbe corrigeait son domestique: Il lui donnait dix sous par jour, ce qui était suffisant en ce temps-là, et vingt écus de gage par an. Quand il avait manqué à son devoir, Malherbe lui faisait très sérieusement cette remontrance:

Mon ami, quand on offense son maître on offense Dieu; et quand on offense Dieu, il faut, pour avoir l'absolution de son péché, jeûner et faire l'aumône. C'est pourquoi je retiendrai cinq sous de votre dépense, que je donnerai aux pauvres, à votre intention, pour l'expiation de vos péchés.

Le sculpteur D...., est d'une modestie étrange.

On lui en demandait la raison.

—Eh, voyons.... pourquoi pas un peu d'ambition? Pourquoi ne faites-vous pas parler de vous dans les journaux? Pourquoi ne pas vous faire décorer?

—Non, répond l'artiste, serein et impassible. J'aime trop, quand je sors, à recevoir quelques poignées de mains d'amis; et vous comprenez que si je leur faisais de la peine......

Il y avait audition, l'autre soir, dans un salon du faubourg Saint-Honoré, audition d'un pianiste très protégé par la maîtresse de la maison.

Quelques journalistes avaient été conviés.

Le virtuose luttait à mains plates, depuis plus d'un quart d'heure, contre son instrument. L'amphitryonne, sans doute pour faire une diversion qu'elle sentait nécessaire, se penche vers notre confrère X;

—Quel talent, hein!.... Et si vous saviez comme il a eu des commencements difficiles!....

—Mais il me semble, chère madame, qu'il a la fin difficile aussi.

Des petites filles jouent, aux Tuileries, à la visite;

—Bonjour, Madame, combien avez-vous d'enfants?

—J'en ai deux, un petit garçon et une petite fille.

—Ça doit vous fatiguer de les nourrir tous deux.

—Moi, je nourris la petite fille et, comme c'est l'usage, mon mari nourrit le petit garçon!

Une bonne histoire.

Des employés de la mairie de Bondy, France, prévenaient la gendarmerie qu'un lion, sans doute évadé d'une ménagerie de Buy, où a lieu une fête en ce moment, était dans le pays et faisait entendre de formidables hurlements. En effet, durant la nuit, à intervalles plus ou moins rapprochés un bruit rauque, un aboiement de fauve déchirait l'air avec persistance et s'entendait à plusieurs kilomètres à la ronde.

Le témoignage des employés n'était pas le seul; la dame M...., marchande de vin, habitant non loin du fort de Romainville, affirmait qu'elle avait vu passer une ombre étrange à la tombée de la nuit. C'était évidemment le lion.

Aussitôt les quatre brigades de gendarmerie des Lilas, de Bagnolet, de Romainville et de Bondy, se mirent en campagne, et le fort de Romainville envoya une compagnie du 114e de ligne.

La battue commença; on cerna le quartier de la Vapne, où se trouvent les carrières et le bois, mais, quand les chasseurs se rejoignirent, personne n'avait découvert le lion.

Pendant deux jours, toute la population fut dans des transes faciles à comprendre, et c'est seulement hier qu'on eut la clef du mystère, grâce à l'indiscrétion d'un ouvrier d'un établissement industriel qui se trouve à Bondy.

Le chauffeur de cet établissement, ne se doutant pas sans doute des conséquences qu'aurait son action, avait retourné le sifflet de la machine à vapeur, en le couvrant d'une feuille de caoutchouc. C'est ainsi qu'il avait obtenu, à un degré d'imitation aussi parfaite, le rugissement de fauve qui avait si fort effrayé les habitants des communes voisines.

Deux Marseillais se promènent en causant:

—Qu'est ce que tu fumes-là? demande l'un.

—Té! un londrès. donc.

—Combien ça coûte?

—Six sous.

—Et depuis combien d'années tu fumes?

—Depuis trente ans.

—Avec cet argent-là, tu aurais eu de quoi acheter une maison sur la Cannebière.

Tout en causant, les deux Marseillais arrivent à la Cannebière.

—Tu ne fumes pas toi! fit l'autre.

—Non.

—Eh bien! alors montre-moi ta maison..

La politesse dans l'Extrême-Orient.

Si la politesse disparaissait d'Europe, dit un de nos confrères, on la retrouverait en Corée, "le royaume solitaire,"

A celui qui lui demande comment il va, un Coréen répond:

—Grâce à la faveur que vous me faites en m'adressant cette question, ma santé est bonne.

Un malade dit à la personne qui vient le visiter:

—Grâce à votre visite, je me sens mieux.

Un Japonais commence toujours sa phrase par ces mots:

—Vous êtes si savant, ou—Vous êtes si grand.

Un Coréen rencontrant un enterrement arrête le cortège et s'approchant du cercueil, dit:

—Je regrette profondément la perte de cet homme vertueux—même si le défunt lui a été toute la vie parfaitement inconnu.

Et nous traitons encore ces gens aimables de barbares.

C'est-à-dire que l'Europe ferait bien d'étudier à leur école.

La scène se passe en Suède. [J'en suis fâché pour mes compatriotes, mais elle se passe en Suède.]

Un indigène va trouver un de ses amis, qui venait d'être nommé ministre et lui demande carrément "une sinécure."

—Cherchez dans mon département, répond l'excellence, et, quand vous en aurez trouvé une, j'aviserai.

—J'ai trouvé, lui dit le solliciteur, quelques jours après.

—Une sinécure?

—Oui.

—Ah! tant mieux!

—Vous me la donnez?

—Non.... Je la supprime!

Le maréchal de Saxe faisait, dans son camp, l'éloge de Chevert. Un officier de haut parage dit:

—Oui, mais c'est un officier de fortune.

Le maréchal qui le savait, mais qui feignit de l'ignorer, réplique brusquement:

—Vous me l'apprenez, monsieur; je n'avais pour lui que de l'estime, je vois que je lui dois du respect et j'en aurai.

Plaisirs champêtres:

Un bon bourgeois va louer une maison de campagne.

—Oh! monsieur, dit le propriétaire, la vue est charmante d'ici, et puis c'est près de la station, c'est très amusant.

—Vous trouvez?

—Mais oui on se distrait à voir les figures de gens qui manquent le train!

Se mettre en rang d'oignons, être assis en rang d'oignons, est une expression proverbiale qui signifie se placer, s'asseoir par ordre. Quelques étymologistes attribuent cette façon de parler à la fonction du baron d'Oignon, qui était en sa qualité de grand-maître des cérémonies aux états de Blois, en 1576, de faire placer chacun selon son rang.

On causait, devant D...., d'un jeune homme à marier.

—C'est un garçon charmant disait la marieuse qui a préparé le conjungo; il est intelligent......

—Hum! fait D......

—Brave, bien élevé, instruit, riche. Enfin il a tout pour lui.

—Oui, et rien pour les autres!

Petit aphorisme.

Une femme n'est jamais plus "troublante" que quand elle est "troublée."

Façon de chasser le singe. Il faut laisser parler un capitaine au long cours marseillais, l'illustre Cabantous:

—J'ai débarrassé la côte du Gabon d'une foule de Gorilles qui l'infestaient.

—Cet animal n'est pas facile à tuer, lui fait-on observer.

—Oui, mais je les tuais par esprit d'imitation.

—Comment cela?

—C'est bien simple. J'avais deux pistolets. J'en jetais un à mon gorille, dès qu'il m'apercevait. Celui-là était chargé à balle. L'autre qui n'était chargé qu'à poudre, j'en approchais le canon de ma tête et je tirais.

—Alors?

—Alors, pour m'imiter, il faisait la même chose avec l'autre pistolet et il se faisait sauter le caisson!

Très spirituels parfois les ivrognes.

—C'est drôle, disait hier un pochard en décrivant les plus capricieuses arabesques je bois depuis ce matin, et je ne suis pas encore gris.

Tout-à-coup, il aperçoit un énorme accroc à sa blouse:

Que je suis bête! s'écria-t-il, c'est tout simple, j'ai une fuite!

On voit exposé à la vitrine de M. Hanchecorne, naturaliste, rue de la Croix-de-Fer, à Rouen, France, une éponge dont la forme, la finesse et les dimensions méritent, dit le *Nouvelliste*, d'attirer l'attention des amateurs d'histoire naturelle.

Cette éponge qui appartient à l'espèce dite "cornée," a la forme d'une vaste coupe ovale dont le tour ne mesure pas moins de 2m20.

Elle pèse, à l'état sec, 2,400 grammes, poids énorme qu'atteignent rarement ces protozoaires. Lorsqu'elle est remplie de toute la quantité d'eau qu'elle peut contenir dans ses milliers de cellules, il faut deux hommes pour la porter.

Cet échantillon phénoménal provient des parages de Smyrne, où elle fut trouvée par des plongeurs du pays.

M. W...., marchand de vin et restaurateur rue d'Assas, Paris, déjeunait avec un de ses amis, M. B...., restaurateur, qui demeure à Vaugirard. Un homme d'une quarantaine d'années, coiffé d'un feutre, entra et demanda à déjeuner. On le servit.

M. B.... dit à son ami:

—Méfiez-vous quand viendra l'heure du dessert. Je connais cet homme. Il a fait des centaines de dupes à Vaugirard, où on l'a surnommé l'homme aux deux chapeaux. Il doit sortir de prison.

M. V.... ne comprenait pas. Mais, au moment où l'on servait le dessert, le personnage traversa la salle tête nue, et demanda au débitant l'adresse d'un marchand de tabac.

—Courez après lui, dit alors M. B...., et faites-le payer, car il ne reviendra pas.

L'homme à la tête nue fuyait rapidement dans la direction de la rue Sainte-Placide, tout à coup, il se couvrit la tête d'un chapeau.

—Il a cependant laissé son chapeau! fit M. V.... Comment se fait-il qu'il en ait un autre sur la tête?

M. V.... atteignit le fuyard et lui réclama sa dette. Le personnage prit un air débonnaire et feignit de ne pas reconnaître M. V.... Il fut conduit au poste. Il n'avait pas un sou sur lui. Cet individu, nommé Antoine Potier, a imaginé un nouveau genre d'escroquerie qui ne manque pas d'originalité. Il est toujours porteur de deux chapeaux. Quand il entre dans un restaurant, il dépose celui dont il est couvert, et à la fin du repas, il sort tête nue, demandant l'adresse soit d'un débit de tabac, soit d'un papetier. Et on ne le revoit plus. Deux ou trois bons plats lui suffisent à chaque repas. Il dédaigne toujours le dessert.

Le lendemain d'une ripaille, un ouvrier retourne toutes ses poches pour savoir ce qu'il lui reste d'argent.

Un de ses amis le rencontre pendant cette opération:

—Que diable cherches-tu?

—Je fais un appel au peuple.

—Ah ah!.... combien sont-ils?

—Ils sont un!!!

On dit que l'esprit court les rues.

On pourrait dire qu'il court les routes.

Dans une patache qui fait le service de B... au chemin de fer, deux commandants de la ligne cherchent à emboîter avec deux voisins de face.

Un curé survient avec un immense parapluie; mais il n'y a que quatre places.

—Attendez, monsieur le curé, s'écrient les militaires, nous allons monter avec le conducteur.

Ce qui est dit est fait.

Le bon curé remercie avec effusion.

—Voulez-vous me passer mon sabre, qui est resté dans la voiture, crie un des commandants.

—Il ne m'embarrasse pas, monsieur l'officier. Je vous le rendrai au chemin de fer, répond le curé, enchanté de rendre politesse pour politesse.

Arrivé à la gare, le prêtre descend allègrement le sabre d'une main et le parapluie de l'autre.

—Monsieur le commandant, je vous rends ce qui vous appartient, dit le curé; il ajoute d'un air fin: à moins que vous ne vouliez faire l'échange.

—Ce serait une immense affaire, répond gaiement le commandant. Vous sauriez peut-être vous servir de mon sabre, mais, ma parole d'honneur, je ne saurais pas me servir de votre parapluie.

Architectes.

On raconte devant M. de Calinaux l'histoire—neuve du reste—de la maison dans la construction de laquelle on n'avait oublié que les fenêtres.

—Oui, oui, dit-il, riez à votre aise. Moi je trouve que tous les oublis sont dans la nature, et que seuls, ceux qui ne font rien ne se trompent jamais. Mais l'exemple des autres doit servir. Ainsi, dans la maison que je vais faire construire, c'est par les fenêtres que je ferai commencer!

M. Prudhomme fils monte son ménage. Il fait ses emplettes chez le faïencier.

— Voici, lui dit le marchand, un superbe service de Bohême.

— De Bohême, monsieur, s'écrie M. Prudhomme fils; de Bohême! Pour qui me prenez-vous?

Et il sort furieux sans vouloir entendre aucune explication.

Fragments de conversation sur le boulevard;

—Mon cher L...., vous qui êtes un journaliste spirituel, dites-moi donc pourquoi on vous voit si souvent avec le gros J.... qui est bête comme une oie?

—Il m'est très utile.

—Vraiment?

—Oui, pour mes mots de la fin.

—Allons donc!

—Certainement, je les lui dis presque tous.

—Pas possible!

—Si, et dès qu'il les trouve drôles... je les supprime.

On vantait devant un réaliste les charmes et les agréments de la campagne.

—Laissez-moi donc tranquille avec votre campagne! fit-il avec humeur.

—Mais, pourtant....

—Allez donc! Pour moi, je ne puis même pas souffrir d'habiter auprès d'un jardin. Il y a toujours dans les arbres des rossignols qui gueulent toute la nuit. Pas moyen de fermer l'œil!

O poésie,

Un diseur de riens interpelle, l'autre soir, Tony Révillon:

—Ah! monsieur Révillon, il me semble bien que j'ai eu le plaisir de vous rencontrer quelque part.

—C'est possible, il m'arrive quelque fois d'y aller.

A la campagne.

Un père de famille rencontre un petit galopin qui court les champs au lieu d'aller à l'école.

— Garnement!.... pourquoi n'es-tu pas en classe?....

— J'ai bien le temps d'y rester...... fait le petit bonhomme avec philosophie...... papa a promis au député qu'il ferait de moi un instituteur!

Depuis quinze ans, le petit B...., cherche à se faire décorer; en vain il a frappé à toutes les portes, sans réussir à attraper seulement une décoration étrangère.

Un consul, qu'il avait maintes fois importuné, l'a baptisé M. Cordon s'il vous plaît.

X...., l'épileptique fonctionnaire, racontait, l'autre jour, ses projets d'avenir à M. B...., l'un de ses collègues.

—La politique, disait-il, me fatigue et m'énerve.... Je veux y renoncer prochainement et me retirer à la campagne, dans une petite maison....

—Une petite maison!.... Ce singulier est bien modeste, cher collègue.... Vous pouvez user du pluriel!

Dentistes

C. E. KELLS & M. VIET,

CHIRURGIENS-DENTISTES

No 13 rue Dauphine, immédiatement après ... l'angle de la rue du Canal.

Opérations de tout genre dans le ressort de leur art.

Pose de palais artificiels.

G. P. MALONEY, D. D. S.

DENTISTE.

BUREAU ET RESIDENCE,

6.........RUE DU CANAL.........156

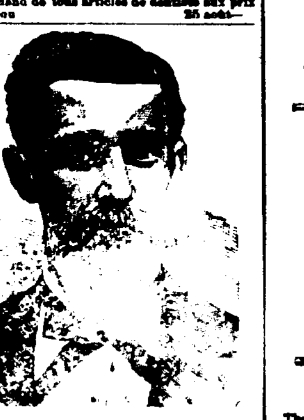
près Baronne.

Dentiste du couvent des dames Ursulines.

Travaux dentaires de tous genres à des prix honnables.

Extraction de dents sans douleur.

Marchand de tous articles de dentiste aux prix [illegible] 25 août—



Viennent d'être reçus de France, DE BEAUX VERRES,

meilleures qualités, Cristal de Roche.

Véritables verres-cailloux.

E. CLAUDEL, Opticien,

rue du Canal, près Camp. —1r

Mme HONORE, sage-femme, ... pour dames, 140 St Louis et 101 Bourgogne se recommande pour toutes les maladies de ... et comme sage-femme. Elle promet une guérison assurée pour toutes les maladies, telles que douleur à la matrice, ... les plaies aux jambes. Chambres pour les femmes sur le point d'accoucher, avec un bon traitement et à des prix en rapport avec le temps. Visible à toute heure. Exerçant ... depuis 25 ans elle se recommande ...

COMPAGNIE D'ASSURANCE DU SUD

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

(Southern Insurance Company of New Orleans.)

Bureau, 31 rue du Camp, Entre Commune et Gravier.

CAPITAL - - - - - $300,000

ERNEST MILTENBERGER.........Président

H. GALLY.........Vice-Président

SCOTT McGEHEE.........Secrétaire

DIRECTEURS:

Emile L. Carrière,	Louis Bush,
J. J. Gidière,	G. F. Harrison,
R. F. Cambers,	D. Fatjo,
Gilbert H. Green,	H. E. Skeopeh,
M. Schwabacher,	J. A. Duffhe,
J. A. Lafaye,	J. H. Menge,
John T. Moore, jr.	P. A. Villeré,
Adolph Meyer,	Geo H. Dunbar,
E. L. Forstall,	F. G. Ernst,
Joseph David,	I. Hernsheim,
D. A. S. Vaught,	R. Beltran,
L. Lecompte,	Henry Lehmann,

Thos. J. Woodward.

L'attention des assurés est respectueusement appelée sur les avantages que leur offre cette Compagnie, savoir:

1° Elle assure contre l'incendie et les désastres de rivières et de mers aux taux les plus modiques courants et de tarif.

2° Le fonds-capital ne porte un intérêt que de six (6) pour cent par an, qu'il peut facilement obtenir par des placements, n'exigeant pas ainsi, pour le payer, qu'il soit rien déduit des profits des affaires de la Compagnie—un grand avantage, attendu que la moitié desdits profits échoit aux assurés, ainsi qu'il en est donné l'explication plus bas.

3° En sus de l'escompte comptant qu'il est d'usage d'accorder, la Compagnie distribue, à la fin de chaque année fiscale, CINQUANTE (50) POUR CENT de ses profits nets "pro rata" parmi TOUS assurés, sur le montant des primes actuellement payées. 20 nov—6mD

Compagnies d'Assurances LIVERPOOL and LONDON and GLOBE

Bureaux, coin des rues Gravier et Carondelet.

DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS.

J. F. SCHRODER, président.

NEWTON BUCKNER, PERRY NUGENT, PETER ANDERSON.

Cette Compagnie a été fondée en 1836; a établi une succursale aux Etats-Unis en 1851, et est maintenant la plus grande Compagnie d'Assurances contre l'incendie du monde.

L'exposé de la succursale aux Etats-Unis, le 30 juin 1882, est comme suit:

Actif..............................	$4,407,800 24
Passif............................	2,670,383 [illegible]
Surplus..........................	$1,737,416 75

Des risques contre l'incendie sont respectueusement sollicités. Le conseil de direction est pleinement autorisé à ajuster et à payer toutes les pertes en cette ville, mettant ainsi la compagnie sur un pied d'égalité avec les meilleures compagnies locales incorporées en vertu des lois d'Etat.

HENRY V. OGDEN, secrétaire-résident.

JULES P. ROUX, assistant-secrétaire résident.

CLARENCE F. LOW, député-assistant secrétaire résident.

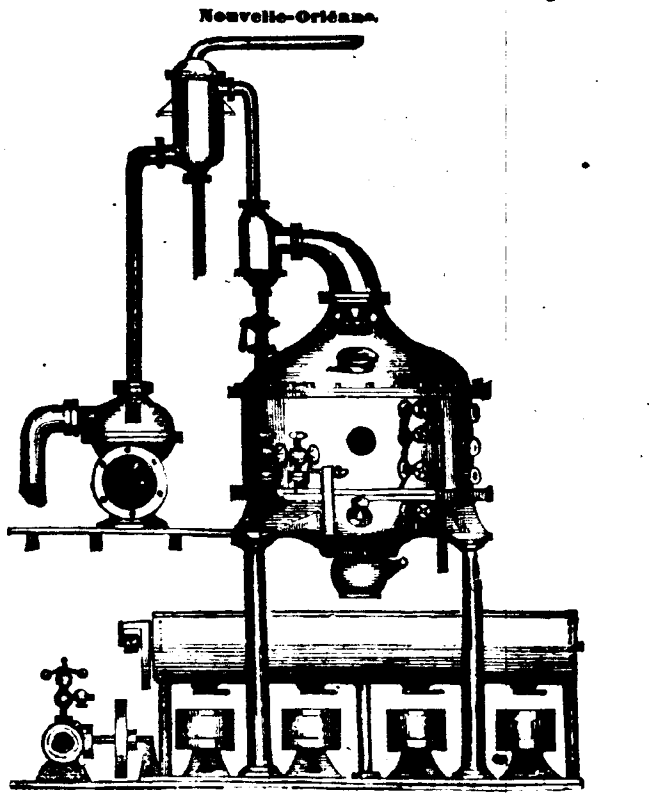
Nouvelle-Orléans, 2 novembre 1882. 12nov—1an—v.s

EDWARDS & HAUBTMAN,

Successeurs de DAN'L & JAS. D. EDWARDS,

22, 24, 26, 28 rue Front, et 21 à 31 rue Delta,

Nouvelle-Orléans.



Appareils d'Evaporation pour Sucrerie—Une Spécialité.

Thermomètres à sucre, Essayeurs de jus de cannes, Saccharomètres en cuivre et en métal; Refouloirs centrifuges en cuivre et en caoutchouc, Tuyaux en fer et accessoires, de toutes grandeurs jusqu'à 8 pouces de diamètre. Articles en cuivre de toutes grandeurs et dans tous les genres.

Je suis prêt à fournir des installations complètes pour des Sucreries de toute capacité de 5 à 40 boucauts par jour. Bacs en fer pour jus, sirop et sucre. *Steam Trains*, Clarificateurs, Evaporateurs et Vacuum Pan de toutes dimensions, avec Mélangeurs (*Mixers*), Chariots à Sucre, Centrifuges, Etc. Satisfaction garantie. 13mai—1mois—DimMaJe

LIGNE COMMERCIALE FRANÇAISE

ENTRE LE HAVRE, ANVERS, BORDEAUX ET LA NOUVELLE-ORLEANS.

FLOTTE DE LA COMPAGNIE:

Dupuy-de-Lôme	2,578 Tx.	Rouen	2,578 Tx
Paris	2,578 Tx.	Bordeaux	2,578 Tx
Hâvre	2,578 Tx.	Marseille	2,578 Tx
Nantes	2,578 Tx.		

Le nouveau Steamship MARSEILLE partira pour le Hâvre vers le 25 juillet et sera suivi par le steamship BORDEAUX vers le 1er août 1883.

Billets de passage (entrepont) de la Nouvelle-Orléans au Hâvre, $40.

Billets d'aller et retour (entrepont), valables pendant six mois, $68.

Ordres pour billets de passage (entrepont) du Hâvre à la Nouvelle-Orléans, $30, payable d'avance.

Enfants au-dessous de 12 ans, moitié prix.

A ces prix la Compagnie fournira aux passagers une bonne nourriture (avec vin ou café), lit, couvertures, etc., et les ustensiles pour les repas.

Les vapeurs de la ligne sont tous neufs, et sont construits d'une manière à assurer aux voyageurs le plus grand confort possible.

Le Steamship MARSEILLE est parti de Bordeaux le 1er juin. Le Steamship BORDEAUX suivra, partant du Hâvre vers le 18 juin, d'Anvers le 25 juin et de Bordeaux le 1er juillet.

La Compagnie se réserve les droits de changer les dates des départs, et de remplacer ses vapeurs par d'autres.

Pour achats de billets, etc., s'adresser à FORSTALL, CLAYTON & CO, 173 rue Commune. 13 avril—

Photographie Artistique.

Galerie de Photographie et de bel Art

—DE—

WASHBURN,

109 RUE DU CANAL - - NOUVELLE-ORLEANS.

Le plus grand établissement au Sud. Perfection dans tous les départements. Tous les portraits connus de l'art, faits, depuis le plus petit portrait médaillon jusqu'à grandeur d'homme, à l'huile, à l'encre de Chine, au crayon et aux couleurs à l'eau.

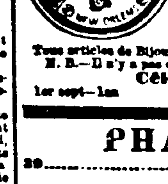
Nous faisons une spécialité de copier et de grandir des portraits petits ou passés, et de préserver la ressemblance avec fidélité. Il sera répondu promptement par la Poste aux ordres transmis ou aux informations demandées par la malle.

Nous ne faisons que des travaux supérieurs. Nos prix sont raisonnables. Nous invitons cordialement le public à venir visiter notre galerie—visite qui n'obligera à rien.

Etabli en 1848. WASHBURN, Artiste-Photographe. 2 mai—1F

FRANTZ & OPITZ,

Coin des rues Royale et Bienville



Horlogers, Joailliers et Marchands de Montres

WALTHAM ET SUISSES.

Nous offrons aussi un assortiment choisi avec soin de Montres, Pendules françaises et américaines, de Diamants, de Bijouterie fine, d'Argenterie en argent massif et plaqué, de Ciseaux pour les dames, etc., etc. Réparation de Pendules, de Montres et de Bijouterie.

Tous articles de Bijouterie faits sur commande. Diamants remontés selon les derniers genres.

N. B.—Il n'y a pas dans le magasin d'articles dorés ni d'articles de qualité inférieure.

Célèbres Lorgnons d'Opéra de Lemaire.

1er sept—1an

PHARMACIE DUCONGE.

20.........RUE DE CHARTRES.........20

NOUVELLE-ORLEANS.

A. CARROUCHÉ

SUCCESSEUR.

LES personnes de la ville et de la campagne trouveront à cette ancienne pharmacie, si favorablement connue, un assortiment complet de MÉDICAMENTS PATENTÉS FRANÇAIS, ANGLAIS et AMÉRICAINS, ainsi que des DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PEINTURES, PARFUMERIES, en un mot, tout ce qu'on trouve généralement un établissement de premier ordre. M. Carrouché reçoit directement de Paris tous les médicaments patentés dont nous donnons chaque jour l'énumération complète dans une autre colonne. La maison sollicite des ordres de la campagne et garantit de les remplir avec soins et célérité.

Dépôt du Sirop pectoral balsamique de Ducongé.

Agence pour la vente du Willet's Dysentery Remedy. 1er sept 82—1an

BUREAU DE PRETS.

OTTO SCHWANER,

17.........RUE BARONNE.........17

ENTRE CANAL ET COMMUNE,

Près de la SALLE GRUNEWALD.

BODLEY BROTHERS

ONT l'assortiment le plus complet de wagons à cannes, charrettes à cannes à 2 et 4 roues, charrettes à bœufs, de pour legs, wagons à coton, charrettes à bagages, charrettes pour fermes, charrettes à riz, petites charrettes de toutes dimensions, rais, jantes, brancards, colliers de chevaux, matériaux pour voitures, graisse pour essieux, moyeux. Nous appelons l'attention sur nos essieux durcis, nos moyeux forgés à froid et tous les ferments extra destinés à nos charrettes et wagons, lesquels sont fabriqués dans nos propres usines, à Wheeling, W. Va., avec des matériaux supérieurs et par de très habiles ouvriers. Nous garantissons tout, ne craignons aucune concurrence et répondons aux plus fortes demandes.

Dépôt 61 rue Carondelet

Marais Street Steam Brewery

H. F. STURCKEN,

30, 32, 34 et 36 RUE MARAIS,

Entre Conti et St.-Louis.

1er fév—82.1 an.DMJ

On peut toujours se procurer l'Abeille chez

H. Billard, libraire,	coin Bienville et Chartres
P. Fournier,	128 rue Royale,
G. Ellis	11 Dauphine,
G. F. Wharton,	21 1/2 Carondelet,
Wm. Johnson,	308 Dryades,
F. Schumacher	59, Passage de Bouis

FEUILLETON.

No. 19. Commencé le 29 mai.

LES BATAILLES DE LA VIE.

La Comtesse Sarah.

PAR

GEORGES OHNET.

—Suite—

Et faisant un geste de dédain, Sarah s'était mise à rire, l'air farouche. Assise sur le bord de son lit, vêtue d'un charmant déshabillé rose, elle balançait machinalement, au bout de son petit pied, une pantoufle brodée d'argent. Ses yeux baissés sous ses longs cils, regardaient, sans la voir une rosace du tapis. Un silence grave s'était fait, Mrs Stewart n'ayant plus rien à dire, et Sarah suivant, les sourcils froncés, de pénibles pensées.

—J'aurais cependant ardemment désiré aimer, avait-elle repris d'une voix changée. On m'entoure, on me courtise, on m'adore, j'ai fait des passions, vous me le dites, je le sais. Mais qu'importe qu'on vous aime? Ce qu'il faut, c'est aimer!

Et frappant sa poitrine de sa main:

—Mais pour aimer, il faut sentir palpiter un cœur en soi, et je n'ai jamais rien senti. J'ai vingt-six ans, je parais une femme, mais je suis déjà une vieille fille. Et je n'ai jamais rencontré parmi ceux qui m'ont approchée un seul homme qui m'ait causé une émotion, douce ou même pénible, et dont je puisse dire que je l'ai aimé ou même haï. L'indifférence complète, absolue, désolante, voilà mon lot, et je crois qu'il en sera toujours ainsi.

Sarah avait prononcé ces dernières paroles plus lentement et comme avec une légère hésitation. Devant ses yeux, le grave et beau visage de Pierre Séverac venait d'apparaître. Celui-là pourtant ne lui était pas indifférent. Il lui avait déplu dès le premier instant par sa réserve hautaine. De tous ceux qui avaient vécu dans son intimité, il était le seul qui ne lui eût pas fait la cour, qui n'eût pas eu pour elle de ces galanteries prosternées, de ces complaisances serviles qui faisaient passer sur les lèvres de la jeune fille un méprisant sourire. Il restait à sa place, parlant peu, disant juste ce qu'il fallait, et semblant blâmer les folies au milieu desquelles il passait dédaigneux. Et l'antipathie de Sarah était née de cette résistance, qu'elle sentait en ce jeune homme, le premier qui eût échappé à son joug souverain. Oui, certes, quoiqu'elle ne voulut pas l'avouer, elle le haïssait, cet insoumis qui se révoltait avec des airs de moraliste, et surtout elle voulait le haïr.

—Le comte sera un père pour moi, reprit-elle, vous l'avez dit, et c'est justement ce qui m'a décidée. Il aura pour moi de l'indulgence: il m'aime et passera bien des caprices à ma mauvaise tête. Je ne songeais guère à me marier. Mais, en ce moment, je ne sais ce que j'éprouve. J'ai comme une lassitude qui m'accable. Moi qui ne pouvais tenir en place, je ne voudrais jamais bouger. Il me semble qu'une transformation s'opère en moi. Mes idées sont très changées. J'ai le désir de me créer un intérieur. Et comme je me défie de moi-même, je veux que cet intérieur soit animé et brillant, afin que j'aie du plaisir à y rester. Le comte a une très grosse fortune, moi, de mon côté, je suis fort riche; nous aurons un grand état de maison. Nos relations nous permettront de recevoir beaucoup. Il est impossible que cette existence si large ne me plaise pas. On ne peut pas vivre éternellement sur les grandes routes, ma chère Stewart, et j'aspire à un comfortable mieux réglé que celui des hôtels. En somme, je vais imiter les garçons qui se rangent, et faire une fin. Et, croyez-moi, c'est le plus raisonnable que je puisse choisir. Etant donnés ma nature et mes goûts, si j'épousais un homme de mon âge, il n'est pas certain que mon ménage n'irait pas promptement à la diable. Un jeune mari n'aurait pas pour moi la bienveillante tendresse dont je suis assurée avec le comte. Et puis, il faut que je sois dirigée, je le sens, et M. de Canalheilles aura de l'autorité sur moi. Du reste, je suis très franche, et j'ai ouvert mon cœur au comte. Il sait ce que je ressens et il comprend ce que je désire. Il ne m'épouse pas les yeux fermés, et il a confiance dans l'avenir. Pourquoi serais-je moins optimiste que lui?

Cette conversation n'avait pas dissipé les appréhensions de la bonne Mrs Stewart, mais elle l'avait réduite au silence. Connaissant le caractère résolu et impérieux de Sarah, elle avait compris qu'il serait inutile d'insister, et que tout ce qu'on pourrait dire ou faire pour combattre sa volonté aurait pour résultat de la pousser plus avant. Satisfaite, d'ailleurs, d'avoir soulagé sa conscience, en faisant entendre à Sarah ce qu'elle croyait être le langage de la raison, la dame de compagnie était rentrée dans la douceur de sa vie accoutumée et avait laissé au hasard le soin d'arranger les événements. Mais le hasard semblait avoir décidé que les projets de Miss O'Donnor s'accompliraient, car la mort du marquis de Cygne ayant rappelé le comte à Paris, Sarah n'avait pas tardé à le suivre. Et maintenant on était installé dans le petit hôtel de la rue Fortuny et tout se préparait pour le mariage.

La famille du comte avait fait bon accueil à la jeune étrangère. Les Pompéran, gagnés, depuis le voyage de Naples à Marseille, à la cause de Sarah, et voyant s'ouvrir devant eux tout un horizon de plaisirs, avaient fait à l'envi son éloge. Miss O'Donnor, suivie de Mrs Stewart et accompagnée du comte, s'était rendue au Sacré Cœur pour faire visite à Blanche. L'orpheline avait été vivement frappée par la beauté de sa future tante et très séduite par sa grâce élégante. A côté l'une de l'autre, Blanche dans tout l'éclat de ses vingt ans, et Sarah encore dans sa fleur de jeunesse, elles semblaient deux sœurs. Le comte les regardait avec une joyeuse émotion, et il pensait qu'un jour, pas très éloigné peut-être, sa maison, restée si longtemps silencieuse et triste, serait par ces deux charmantes créatures remplie de gaîté et d'animation. Comme si elle eut pu lire dans l'esprit du comte, Sarah, s'adressant à Blanche, lui disait au même moment:

—Vous savez, ma chère belle, que la maison de votre oncle sera toujours la vôtre, et que c'est avec une vive joie qu'il vous verra vous y installer.....

Le général, les yeux humides, adressa un remerciement muet à celle qui avait si bien deviné sa pensée et si bien exprimé son désir.

—Tu entends miss O'Donnor, mon enfant? ajouta-t-il. J'espère que tu nous feras, à elle et à moi, la joie de venir bientôt nous retrouver. Je comprends qu'en ce moment la solitude te plaise. Ton deuil est encore si récent que tu ne saurais désirer paraître dans le monde. Mais les regrets, même les plus sincères, ne sont pas éternels. Ta tristesse s'atténuera, et peut-être un jour penseras-tu à ta famille. Ce jour-là sera un des plus heureux de ma vie.

—Je vous remercie, mon oncle, dit Blanche, en embrassant tendrement le vieillard.

Puis, se retournant du côté de Sarah:

—Vous ne vous marierez pas sans que j'aille prier pour vous. Je viendrai dans un coin de l'église, et si vous ne me voyez pas, vous saurez que nul n'aura fait, parmi ceux qui vous entoureront, des vœux plus ardents que les miens pour votre bonheur.

Blanche avait dit ces mots avec émotion. Subitement son beau front pensif s'éclaira, et, avec un sourire qui fit d'elle une autre femme:

—Il me semble qu'entre nous les rôles sont intervertis, en ce moment, dit-elle à Sarah: c'est moi qui suis la personne grave chargée de vous bénir, vous êtes la nièce et je suis la tante.

Son regard allait de sa robe de crêpe sans ornements, à la toilette d'un goût exquis portée par miss O'Donnor.

—A ce titre, ajouta-t-elle, vous me permettrez bien de vous faire mon petit cadeau de noces.

En redevenant sérieuse, la gaîté ayant illuminé son visage comme un rayon de soleil qui brille un instant entre deux nuages:

—Je chercherai dans les écrins de ma mère, dit-elle; ma grand'mère lui avait donné tous ses bijoux. Il faut que vous portiez une de ces parures, puisque vous allez entrer dans la famille.

Le lendemain, Sarah reçut un petit paquet contenant une boîte longue en chagrin. Elle courut s'enfermer dans sa chambre, ouvrit l'écrin d'une main hâtive, et, quoiqu'elle fût habituée à l'éclat des plus splendides bijoux, elle ne put retenir un cri: Sur le velours noir un collier de diamants et de saphirs étincelait. Avec une joie d'enfant, la jeune fille le fit briller à la lumière, admirant la blancheur des diamants, tous de l'ancienne taille, et le bleu sombre des saphirs. Rabattant vivement son corsage, et découvrant ses épaules et sa poitrine encadrées dans les valenciennes de sa fine chemise, elle attacha le collier à son cou, resta un moment devant sa psyché, à se regarder avec satisfaction, puis, pirouettant sur un pied, et ouvrant la porte de la chambre de Mrs Stewart:

—Venez voir, ma chère, cria-t-elle.

Et comme la vieille dame interdite s'arrêtait sur le seuil de la chambre, Sarah, lui faisant gaîment une profonde révérence avec une grâce charmante;

—Je vous présente la comtesse de Canalheilles!

Puis, ôtant le collier et le retournant sur toutes ses faces, examinant une à une toutes les pierres, avec l'attention et la sûreté d'appréciation d'un joaillier:

—Ma chère, ça vaut deux cent mille francs comme un penny!

En un instant l'âpreté au gain et l'amour du clinquant propres à sa race s'étaient fait jour en elle.

Pendant quelques minutes elle redevint la gipsy dont la mère mendiait et volait le long des chemins.

Quelques jours plus tard le mariage du comte et de miss O'Donnor fut célébré à la Madeleine.

La foule des assistants était énorme; on y entendait parler toutes les langues comme dans la tour de Babel. D'un côté, la colonie étrangère dans laquelle Sarah avait vécu, monde flottant, allant de Trouville à Nice, de Nice à Paris, et de Paris à Londres, suivant la saison, courant après le plaisir, et qui aurait bien plutôt qu'il n'habite. De l'autre, toute la haute société parisienne, avec laquelle le comte était lié par sa naissance et par ses relations officielles. Un illustre maréchal, glorieux soldat de Saint-Privat, fièrement boutonné dans son uniforme constellé de décorations, ses longs cheveux rejetés en arrière, servait de témoin au comte avec le marquis de Trégiade, ambassadeur de France à Vienne, diplomate de la plus grande finesse et écrivain du plus rare mérite.

Merlot, en habit noir, son cordon de commandeur autour du cou, ne perdait pas un pouce de sa taille. Entendant les commères qui s'étaient glissées dans la foule faire des réflexions sur les gens de la noce, il avait grommelé entre ses dents. Une grosse femme, vêtue d'un caraco rouge, une marmotte sur la tête, ayant, pour un instant, quitté son éventaire du marché aux fleurs, bourrait des coups de coude dans les côtes de ses voisins pour arriver au premier rang. Les exclamations et les remarques se croisaient:

—Ah! voilà la mariée! dit un beau garçon ayant au bras une petite dame, arrêtés l'un et l'autre au bas des marches.... Elle est blonde...., jolie nuance de cheveux!....

—Laisse donc! elle est teinte! riposta aigrement sa compagne. J'aurai des cheveux comme ça quand tu voudras, à raison de vingt francs le flacon.

—Elle a commencé à monter du pied droit...., dit une petite ouvrière; c'est elle qui commandera dans le ménage.....

—Ah! le marié...., c'est un vieux! Pas assez de dents pour un si beau fruit. mon bonhomme!....

—Regardez donc, là, en uniforme.... tout chamarré.... c'est Canrobert.

Oh! le brave homme! J'étais là sur son passage quand les troupes sont rentrées d'Italie.... Il saluait avec son épée.... Il a toujours l'air bien aimable!

—C'est un assassin! Il a fait tirer sur le peuple en Décembre.... cria une voix enrouée, pendant qu'une haute casquette de soie s'agitait au milieu des têtes.

—Et toi, vilain singe, t'as peut-être pas tiré sur l'armée pendant la Commune? Que les colonnes de la Madeleine en sont encore toutes grêlées! s'écria la grosse femme....

Il y eut un haro général....

—Oh! malheur! râla la voix.

—Va donc! Quand est-ce qu'on t'épure? reprit la grosse femme en se retournant, les poings sur les hanches.

La casquette fit le plongeon et disparut. Frossard, arrivé en retard, gravissait vivement les marches, soulevant les protestations du public:

—Hé! le gros joufflu, ne montez donc pas sur les pieds des gens!....

—En voilà un petit malhonnête!

—Pardon! Excusez-moi! disait Frossard en prodiguant les sourires. Il s'arrêta court: il venait d'apercevoir Merlot qui ricanait en le regardant.

Il fit un profond salut au père de Madeleine, et, se rangeant auprès de lui:

—Mes hommages, colonel....

—Pas d'exactitude, jeune homme! Mauvais, ça, dans les affaires....

—J'arrive de la Chambre, une licitation à terminer.... Nous avions des mineurs...., Une affaire très embrouillée. Enfin mon client en est sorti avantageusement....

—Encore quelques malheureux que vous avez mis dedans, hein? dit Merlot, sardonique. Joli métier que vous faites là!

Et le colonel tourna le dos à sa bête noire.

Le cortège gravissait pompeusement les marches de pierre sur le tapis qui reliait l'église au boulevard. Il s'éleva un murmure d'admiration. C'était par une de ces belles journées de la fin de l'hiver déjà pleine des tiédeurs du printemps. Les bourgeons hâtifs verdissaient les branches des arbres. Et dans le grand de la place, encombrée de voitures, noire de curieux, au son affaibli de l'orgue jouant une marche joyeuse, Sarah, sous ses voiles blancs, donnant le bras au vieux lord Clifton, montait, le cœur battant, les degrés au haut desquels l'attendait toute une existence brillante et fêtée. De chaque côté de l'escalier, une double haie d'invités se rangeait sur son passage, recueillie et respectueuse. Et dans le fond obscur de l'église, les vitraux, frappés par le soleil, étincelaient, entourant de clartés multicolores les saints en prière et les anges [illegible]

La jeune fille, d'un [illegible] admirable spectacle [illegible] monta à son front. Elle se vit triomphante, maîtresse de ce monde dans lequel elle allait prendre pied en souveraine. Et, le front haut, elle entrait dans l'église, quand, auprès d'une colonne, elle aperçut Séverac. Il était en grand uniforme, sa belle tête fine ressortait sur le fond sombre des bas-côtés. Envoyé en avant afin d'annoncer l'arrivée du cortège, il attendait pour reprendre sa place dans le défilé. Etant un des garçons d'honneur de son général, il avait sur la poitrine, auprès de ses aiguillettes d'or, une petite touffe de fleurs d'oranger coquettement attachée.

En se trouvant en face de lui, Sarah tressaillit et, tout son sang se portant au cœur, elle devint très pâle. Superstitieuse, elle vit, dans cette rencontre de celui qui la troublait si gravement, un présage funeste. Il lui sembla que Pierre devait être, d'une façon inévitable, mêlé à son existence et y apporter le malheur. Elle trembla, puis, prise d'une subite colère qui fit étinceler ses yeux, elle lança au jeune homme un regard chargé de menaces, et relevant orgueilleusement la tête, elle marcha résolûment vers le maître autel. L'orgue laissait tomber maintenant, du haut de la voûte sonore, une mélodie grave et pénétrante. Et, ressaisie par la solennelle splendeur de la cérémonie, éblouie par les lumières, enivrée par l'odeur de l'encens, enveloppée par le murmure étouffé et caressant de la foule, Sarah oublia celui qu'elle voulait haïr, et, aux côtés du comte, abîmée dans une méditation profonde, prise d'une ferveur religieuse inconnue, elle demanda ardemment au ciel de bénir son union. D'autres prières montaient vers Dieu en même temps que la sienne.

A l'écart, dans un bas-côté, au pied de la chaire, loin de la foule des invités, Blanche, ayant auprès d'elle son amie Madeleine, était agenouillée. Bercée par les chants, sa pensée s'exaltait. Il lui semblait que, dans le nuage bleu qui montait des encensoirs d'argent lentement balancés, ses vœux s'élevaient jusqu'aux pieds du créateur. Elle pria du fond du cœur pour son oncle. Elle se [illegible] une femme [illegible] sauter sur ses genoux, dans ses premières années, dont les chants mélancoliques endormaient ses souffrances, et dont les baisers calmaient ses pleurs. Elle savait que cette femme était sa mère, mais aucun trait de son visage ne lui était resté dans la mémoire. Elle ne se souvenait que de sa tristesse et de sa pâleur. Elle n'était pas heureuse, hélas! Et Blanche, avec un élan de cœur ardent, disait mentalement: Mon Dieu, moi qui suis seule, moi qui ne tiens à rien et suis indifférente à tout, s'il faut que quelqu'un souffre, faites peser sur moi votre main et que ceux qui viennent s'incliner devant vous aujourd'hui soient heureux!

(*A continuer*).

Un mot plein de cœur a été dit à Bergerat, l'auteur d'Aermiaie.

Il venait de rencontrer un de ses amis qui a fait une grande perte, il y a plus de deux ans.

— Comment, lui dit-il, depuis si longtemps vous êtes toujours en deuil de votre frère?

— Eh! mais, lui répondit le pauvre affligé, il est toujours mort!

Nous voyons venir la vieillesse.... sur le visage de nos amis.

Celui qui, en rendant un service, n'a pas compté sur l'ingratitude, ne fait que la moitié de son devoir.

Vous connaissez, sans doute, l'histoire du bonhomme qui va chez un sculpteur pour lui faire faire son buste et qui le lui demande, fort sérieusement, équestre; oui, n'est-ce pas?

Eh bien! en voici une qui dépasse celle-ci de cent coudées.

Voyez ce que je cueille dans un programme du cirque d'Eté:

Miss Zu'ma, "exercices équestres à cheva